



HAL
open science

Pluralisme anglais et pluralisme américain : Bertrand Russell et William James

Stéphane Madelrieux

► **To cite this version:**

Stéphane Madelrieux. Pluralisme anglais et pluralisme américain : Bertrand Russell et William James. Archives de Philosophie, 2006, 69 (3), pp.375-393. 10.3917/aphi.693.0375 . hal-03631129

HAL Id: hal-03631129

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-03631129v1>

Submitted on 5 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



PLURALISME ANGLAIS ET PLURALISME AMÉRICAIN : BERTRAND
RUSSELL ET WILLIAM JAMES

[Stéphane Madelrieux](#)

Centre Sèvres | « [Archives de Philosophie](#) »

2006/3 Tome 69 | pages 375 à 393

ISSN 0003-9632

DOI 10.3917/aphi.693.0375

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-archives-de-philosophie-2006-3-page-375.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Centre Sèvres.

© Centre Sèvres. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Pluralisme anglais et pluralisme américain : Bertrand Russell et William James

STÉPHANE MADELRIEUX

Université de Picardie Jules Verne

On définit le pluralisme dans les dictionnaires de philosophie comme la théorie qui fait de la réalité une pluralité ou une multiplicité d'êtres distincts irréductibles. Elle s'oppose au monisme, qui au contraire pose que seule l'unité est réelle, les multiplicités n'étant que des apparences ou des aspects de cette unité. On cite couramment l'Être de Parménide, la Substance de Spinoza ou l'Esprit de Hegel comme de tels principes ultimes et unifiants. Ce discours métaphysique trouve une expression plus concrète dans des domaines variés, comme en politique (les pluralistes peignent les monistes comme des monarchistes, et eux-mêmes se présentent comme des démocrates), en psychologie (insistance sur la multiplicités des états de conscience contre l'âme ou le sujet comme principe d'unité) ou en religion (athéisme ou polythéisme contre monothéisme ou panthéisme). En bref, chaque fois qu'on insiste plutôt sur la multiplicité et la différence des phénomènes, on serait de tendance pluraliste. Mais comme tel, le pluralisme semble une catégorie plutôt lâche et inconsistante, tant les jeux dialectiques de l'un et du multiple sont inépuisables : on peut toujours soutenir que Spinoza est pluraliste, puisqu'il insiste sur la multiplicité des attributs hétérogènes, que l'hindouisme est un monothéisme puisque les différents dieux sont des manifestations de Brahman, etc. Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle que le pluralisme acquiert sa forme rigoureuse, car on en dégage alors un critère précis : l'extériorité des relations à leurs termes. Deux grands penseurs défendent cette position pluraliste, en prenant tous les deux ce critère : William James et Bertrand Russell, qu'on peut donc considérer comme les pères du pluralisme moderne.

Notre but est cependant de montrer que le pluralisme de Russell et celui de James se ressemblent seulement comme se ressemblent le requin et la baleine, d'une analogie toute externe ; on aurait donc tort de les rapprocher ou de les confondre sous prétexte que leurs critères, comme les nageoires du

requin et de la baleine, paraissent semblables. Cette thèse sur les relations est défendue par l'un et par l'autre en raison du même milieu extérieur dans lequel tous deux étaient plongés. C'est au XIX^e siècle que, d'abord en Angleterre puis aux États-Unis, pénètre la pensée allemande, notamment l'idéalisme post-kantien : Schelling, Fichte, Hegel sont lus, traduits et présentés au public de langue anglaise qui trouve dans ces auteurs des moyens de résister à la pensée utilitariste et libérale qui dominait alors la scène philosophique de langue anglaise. C'est donc aux mêmes adversaires qu'au tournant des XIX^e et XX^e siècles s'adressent James et Russell dans leur revendication du pluralisme – la cible favorite commune étant notamment le néo-hégélien Bradley, auteur de *Appearance and Reality* (1893)¹. Mais lorsqu'on essaie de saisir la structure profonde de cette thèse des relations extérieures, chez l'un et chez l'autre, on voit surgir les différences et même les incompatibilités entre les deux penseurs, que ces similitudes extérieures recouvraient. Les deux auteurs ne peuvent pas vouloir dire la même chose quand ils parlent d'extériorité des relations.

ÉQUATION : PLURALISME = RÉALISME = EMPIRISME

Pourtant, ce rapprochement entre les deux penseurs a toute une histoire, d'ailleurs en grande partie française.

Parmi les premiers à avoir rapproché James et Russell, nous trouvons un groupe de penseurs américains du début du XX^e siècle qui s'appelaient les « néo-réalistes ». La personnalité la plus marquante de ce groupe est Ralph Barton Perry (1876-1957), qui fut à la fois un fervent disciple de James auquel il consacra de nombreux travaux (qui culminèrent dans son ouvrage *The Thought and Character of William James* en 1936), et l'un des défenseurs du réalisme de Russell aux États-Unis précisément au nom de l'extériorité des relations. L'idéalisme en effet repose selon lui sur le sophisme qu'il y a une relation interne entre le sujet et l'objet de la connaissance – nous y reviendrons².

Ce rapprochement entre James et Russell court également tout au long de la dernière partie du livre de Jean Wahl, écrit en 1920, sur *Les philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique*. Wahl accorde une large place

1. Sur les rapports plus complexes qu'on ne le croit de James à Bradley dans la formation de son pluralisme, cf. l'article de M. Girel dans ce dossier.

2. Pour défendre le réalisme, R. B. Perry tire du pragmatisme une conception biologique de la conscience et de Russell la théorie des relations extérieures; cf. R. KREMER : *Le néo-réalisme américain* (Paris, Alcan, 1920).

à la question des relations extérieures, et c'est précisément sur cette question qu'il rapproche James et Russell :

La théorie de l'extériorité des relations se trouve sous une forme très nette chez James. L'empirisme radical est en partie l'affirmation de relations sans fondements internes dans les termes. Il était naturel que le pluralisme de James à mesure qu'il dégagait ses présuppositions se trouvât assez proche du réalisme de Russell ³.

Puis Gilles Deleuze a repris de Wahl ce rapprochement, et lui a donné de nouveaux prolongements dans son étude sur l'empirisme. Il montrait, dans son premier livre, *Empirisme et subjectivité* (1953), que l'empirisme pouvait se définir précisément par cette thèse des relations extérieures, et qu'on pouvait donc constituer une sorte de lignée – finalement anti-hégélienne – depuis Hume jusqu'à James et Russell, lignée à la fois empiriste et pluraliste :

Les relations sont extérieures à leurs termes : quand James se dit pluraliste, il ne dit pas autre chose en principe ; de même, quand Russell se dit réaliste. Nous devons voir dans cette proposition le point commun de tous les empiristes ⁴.

L'affirmation de l'extériorité des relations est une constante de la pensée de Deleuze et il n'a cessé d'en étendre la portée et la valeur. Elle caractérise non seulement la pensée de Hume, mais définit l'empirisme en général ; il en élargit encore la valeur à toute la pensée anglo-américaine, pas seulement la philosophie mais également la littérature, comme on peut le voir dans ses articles sur Whitman et sur Melville dans *Critique et clinique* ⁵, ainsi que le cinéma, où dans son étude sur Hitchcock dans *L'image-mouvement*, il parle

3. J. WAHL, *Les philosophies pluralistes d'Angleterre et d'Amérique* (réed. les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2005), p. 293. De même : « ... il y a une multiplicité irréductible à la fois dans le monde des relations et dans le monde des termes ; c'est comme il [Russell] dit, un atomisme logique et c'est aussi un atomisme physique. Il en était de même en somme dans la philosophie de James ; la vision pluralistique du monde venait également du sentiment de l'irréductibilité des sujets et de l'irréductibilité des relations ; on pourrait dire que l'un, sous une forme plus abstraite et plus logique, l'autre, sous une forme concrète et psychologique, expriment des idées assez semblables. » (*ibid.*, p. 290).

4. G. DELEUZE, *Empirisme et subjectivité*, Paris, PUF, 1953, p. 109

5. G. DELEUZE, *Critique et clinique*, VIII et X, Paris, Minit, 1993. Par exemple : « Il arrive pourtant que Whitman mette en avant l'idée de Tout, invoquant un cosmos qui nous invite à la fusion ; dans une méditation particulièrement « convulsive », il se dit hégélien, affirme que l'Amérique seule « réalise » Hegel, et pose les droits premiers d'une totalité organique. Il s'exprime alors comme un Européen, qui trouve dans le panthéisme une raison de gonfler son moi. Mais quand Whitman parle à sa manière et dans son style, il apparaît qu'une espèce de tout doit

du « génie anglais » pour les relations ⁶. Il lui arrive même de définir la philosophie en général par cette équivalence de l'empirisme et du pluralisme que réalise la thèse des relations extérieures, comme on peut le lire dans son étude sur Lucrèce ou dans son livre sur Nietzsche :

La philosophie de Nietzsche n'est pas comprise tant que l'on ne tient pas compte de son pluralisme essentiel. Et à vrai dire le pluralisme (autrement appelé empirisme) ne fait qu'un avec la philosophie elle-même. Le pluralisme est la manière de penser proprement philosophique : seul garant de la liberté dans l'esprit concret, seul principe d'un violent athéisme ⁷.

On suit donc chez Deleuze une triple extension – de Hume à l'empirisme, de l'empirisme à la pensée anglo-américaine, de la pensée anglo-américaine à la philosophie en général – qui trouve son point de départ dans le rapprochement que faisait Wahl entre le pluralisme de James et celui de Russell sur la question des relations extérieures.

Plus récemment enfin, les lectures deleuziennes de James (David Lapoujade dans son livre sur James ou Thibaud Trochu dans sa préface à la réédition récente du livre de Wahl) ont répété l'identification entre l'empirisme et le pluralisme réalisée par la thèse sur les relations extérieures ⁸.

être construite, d'autant plus paradoxale qu'elle ne vient qu'après les fragments et les laisse intacts, ne se propose pas de les totaliser. Cette idée complexe dépend d'un principe cher à la philosophie anglaise, auquel les Américains donneront un nouveau sens et de nouveaux développements : *les relations sont extérieures à leurs termes...* » (p. 78).

6. G. DELEUZE, *Cinéma I. L'image-mouvement*, XII, Paris, Minuit, 1983 : « C'est peut-être dans la relation que la tiercéité [catégorie de C. S. Peirce] trouve sa représentation la plus adéquate ; car la relation est toujours tierce, étant nécessairement extérieure à ses termes. » (p. 267).

7. G. DELEUZE, *Nietzsche et la philosophie* (Paris, Puf, 1962) p. 4. Dans sa préface à l'édition américaine du livre, Deleuze répète cette équivalence que les Américains connaissaient déjà bien sans Nietzsche pour l'avoir reprise des Anglais (Hume) : « Je me suis toujours senti empiriste, c'est-à-dire pluraliste. Mais que signifie cette équivalence empirisme-pluralisme ? » (DELEUZE, *Deux régimes de fous et autres textes*, Paris, Minuit, 2003, p. 284). Deleuze fait remonter le pluralisme en philosophie à Épicure et Lucrèce, et dans le commentaire qu'il en donne, nous retrouvons les mêmes formules qu'il a appliquées à Hume, à Whitman ou à Wahl (le « Et », le manteau d'Arlequin, etc.) : « Avec Épicure et Lucrèce commencent les vrais actes de noblesse du pluralisme en philosophie. Nous ne verrons pas de contradiction entre l'hymne à la Nature-Vénus et le pluralisme essentiel à cette philosophie de la Nature. La Nature est précisément cette puissance, mais puissance au nom de laquelle les choses existent *une à une*, sans possibilité de se rassembler *toutes à la fois*, ni de s'unifier dans une combinaison qui lui serait adéquate ou l'exprimerait toute entière *en une fois*. Ce que Lucrèce reproche aux prédécesseurs d'Épicure, c'est d'avoir cru à l'Être, à l'Un et au Tout. » (« Lucrèce et le simulacre », in *Logique du sens*, Paris, Minuit, 1969, p. 308-309).

8. Cf. par exemple : « Ce que découvre James à travers l'expérience pure, ce qu'il peut élever au rang de condition première, ce sont les relations. Car, finalement, l'empirisme radical se présente comme une théorie des relations, libres de toute substance, de toute inhérence, de

Au total, nous aboutissons donc à l'équation : pluralisme = réalisme = empirisme, puisque ces trois positions reviennent à affirmer que les relations sont extérieures à leurs termes – qui permet à Deleuze de réunir dans une même lignée Hume l'empiriste, James le pluraliste et Russell le réaliste.

Faisons donc un travail de classification, en posant la question suivante : l'affirmation de l'extériorité des relations est-elle un critère suffisant permettant de mettre le pluralisme de James et celui de Russell dans la même classe ? Nous étudierons pour cela les origines de la thèse de l'extériorité des relations chez l'un et l'autre penseur, en constatant leur grande différence. Nous montrerons également que les conséquences que les deux auteurs tirent de leur pluralisme sont tout à fait hétérogènes, et que les deux thèses n'ont donc pas du tout la même portée stratégique chez l'un et chez l'autre. Précisons enfin que le but de cette différenciation est de mettre davantage en relief la pensée de James que celle de Russell, dont les thèses sur les relations sont mieux connues et plus étudiées – je me contenterai d'ailleurs d'en rappeler le minimum nécessaire pour dégager le contraste avec James ⁹.

LE PLURALISME DE RUSSELL

Pluralisme et relations extérieures

Russell identifie très fermement le monisme à la doctrine reposant sur « l'axiome des relations internes », et le pluralisme, par opposition, à celle reposant sur « l'axiome des relations externes ». La démonstration est très

toute attribution essentielle ; il faut libérer le matériau des formes dont on veut le faire dépendre. Conformément à la tradition empiriste, les relations sont extérieures à leurs termes. » (D. LAPOUJADE, *William James, Empirisme et pragmatisme*, Paris, PUF, 1997, p. 61).

9. Pour exposer la pensée de Russell, nous nous appuyerons principalement sur *My Philosophical Development* (1959 ; trad. *Histoire de mes idées philosophiques*, Paris, Gallimard, 1961) et sur *Problems of Philosophy* (1912, trad. *Problèmes philosophiques*, Payot, 1989). Sur les questions du pluralisme et de l'extériorité des relations chez Russell, nous renvoyons le lecteur pour plus de précisions aux ouvrages suivants : P. JACOB : *L'empirisme logique, ses antécédents, ses critiques* (Paris, Minuit, 1980), notamment I, 5 « La réalité des relations et la critique du monisme et du monadisme » (p. 60-64) ; D. VERNANT : *La philosophie mathématique de Bertrand Russell* (Paris, Vrin, 1993), I, V : « Le statut des relations » ; A. BENMAKHOULOUF : *Bertrand Russell. L'atomisme logique* (Paris, PUF, 1996), notamment « L'atomisme logique : contre le monisme logique » (p. 12-16) ainsi que *Russell* (Paris, Les Belles Lettres, 2004), ch. III : « Les relations ». Si l'on insiste ici plutôt sur B. Russell que sur G. E. Moore, dont le rôle fut pourtant tout aussi crucial pour la critique du monisme et la thèse des relations extérieures puisqu'il est à l'origine de la réflexion de Russell, c'est simplement parce que Wahl et Deleuze ont accordé plus d'importance au premier.

rapide : si la relation entre deux choses est fondée dans la nature de ces deux choses, autrement dit, si cette relation leur est essentielle, alors ces deux choses n'en font en réalité qu'une, car elles ne sont que les deux parties nécessairement interdépendantes d'un même tout. Si l'on pose que toutes les relations entre les choses sont nécessaires et essentielles, alors, petit à petit, on trouve que toutes les choses ne sont que les parties ou les aspects d'un tout unique – ce qui est la thèse du monisme. Chaque chose, chaque phénomène ne peut alors se comprendre séparément et individuellement, puisqu'il entretient avec tout le reste des relations qui en déterminent la nature. Au contraire, affirmer que les relations sont extérieures, c'est donc affirmer qu'il y a plusieurs choses (*many things*), indépendantes les unes des autres, et irréductibles les unes aux autres ou au tout dont elles ne seraient que les parties. Nous pouvons donc connaître l'une de ces parties complètement, sans faire référence à toutes les autres – ce qui est la thèse du pluralisme selon Russell. C'est parce que les relations entre les choses leur sont extérieures qu'elles peuvent être assemblées sans être « fusionnées » en un seul et même Tout, hors duquel elles n'auraient ni sens ni existence.

Cette thèse du pluralisme est chez lui d'origine clairement logique. Le refus du monisme est le refus de réduire les jugements de relation à la forme attributive Sujet-est-Prédicat. La proposition « Edimbourg est au nord de Londres » ne doit pas être analysée en « Edimbourg » d'une part comme sujet et « est au nord de Londres » d'autre part comme prédicat, exprimant une propriété intrinsèque d'Edimbourg. C'est cette réduction des jugements de relation en jugement d'attribution qui est la faute originelle de toutes les philosophies monistes selon Russell : si « être au nord de Londres » est un attribut essentiel d'Edimbourg, alors on ne peut pas prétendre connaître la capitale écossaise sans faire référence à la capitale anglaise, et, en réalité, sans faire référence à toutes les autres villes, et même à l'ensemble des points de l'espace, c'est-à-dire à l'espace tout entier. Si au contraire, on soutient que cette proposition n'est pas réductible à un jugement d'attribution d'une propriété à un sujet, alors on reconnaît qu'il y a là deux termes bien distincts. L'analyse procède donc à un autre découpage de la proposition en trois éléments et non plus seulement deux : « Londres », « Edimbourg », qui sont les deux termes distincts et « être au nord de » qui est la relation. Aux propositions de type « S est P », il convient donc de substituer des propositions de la forme « xRy », où est bien reconnue, par la distinction des deux termes dont aucun ne peut inclure l'autre, l'irréductible diversité des choses entre lesquelles on relève des relations.

Pluralisme et dualisme

Cette nouvelle logique des relations est elle-même une conséquence de la forme frégréenne de la proposition que reprend Russell. Dans une proposition du type : « Edimbourg est au nord de Londres », Russell distingue en nature deux éléments : ce qui est universel (ce que Frege appelait la fonction) et ce qui est particulier (ce que Frege appelait l'argument). Cette proposition peut se formaliser de la manière suivante : $N(x, y)$, où N représente la fonction « être au nord de » et x et y les arguments. Les termes de la propositions, « Edimbourg » et « Londres » sont des valeurs particulières des variables x et y . La fonction « être au nord de » est en revanche universelle, au sens où elle peut s'appliquer à un nombre indéfini de particuliers, comme « Edimbourg » et « Londres », mais également « Edimbourg et Paris », « Paris et Madrid », etc. Dans ses *Problèmes de philosophie*, Russell va jusqu'à tirer une ontologie de cette analyse dualiste de la proposition, en découpant l'univers en deux, ou plutôt en posant deux mondes : le monde des particuliers sensibles, qui sont dans l'espace et le temps, et le monde des universaux, qui sont comme les idées platoniciennes. Les relations sont donc de telles idées platoniciennes, qui n'existent pas dans l'espace et le temps, mais subsistent éternellement :

la relation « être au nord de » ne semble pas exister au sens où Edimbourg et Londres existent. Si l'on demande « où et quand cette relation existe-t-elle? », la réponse doit être : « en aucun lieu ni en aucun temps ». La relation elle-même n'est ni dans l'espace ni dans le temps. Elle ne se trouve pas plus à Edimbourg qu'à Londres, car reliant les deux villes, elle n'est pas plus d'un côté que de l'autre. On ne peut donc plus dire qu'elle est située à une date déterminée dans le temps. Or tout ce qui est sensible ou connu par introspection existe à un moment particulier. Si bien que la relation « au nord de » est radicalement différente de ce type de choses : ni spatiale ni temporelle ni matérielle ni mentale. Et pourtant elle n'est pas rien¹⁰.

Voilà quelle est la signification profonde de la thèse de l'extériorité des relations chez Russell : si les relations sont extérieures à leurs termes, c'est

10. B. RUSSELL, *Problèmes de philosophie* (Éditions Payot, 1989) p. 122. Cf. également dans l'article de la même année « *Le réalisme analytique* » : « On remarquera que dans tout complexe il y a deux espèces de constituants : il y a les termes et les relations qui les relient [...] Ces termes, je les appelle des *particuliers*. Les autres termes des complexes, ceux qui peuvent paraître comme relation ou comme prédicat, je les appelle des *universels*. Les universels sont tels que diversité, causalité, père, blanc, etc. Ce sont en effet des idées platoniciennes. Seulement il ne faut pas supposer que les universels *existent* au même sens que les particuliers ; il vaut mieux dire qu'ils *subsistent*. » (*Bulletin de la société française de philosophie*, séance du 23 mars 1911, p. 56)

qu'en réalité elles diffèrent en nature de leurs termes ; elles sont des universaux seulement pensables et ils sont des particuliers seulement sensibles. Si Russell peut affirmer, sans examen empirique, que toutes, absolument toutes les relations sont extérieures à leurs termes, c'est que l'extériorité des relations signifie en réalité qu'elles existent ou plutôt subsistent dans un autre monde que celui des termes, et qu'elles descendent de leur hauteur, comme les Idées platoniciennes, pour venir s'insérer *entre* les termes nécessairement déliés à leur niveau (atomisme). Le pluralisme de Russell repose donc en réalité sur un dualisme, dualisme du particulier et de l'universel, de l'argument et de la fonction, du sensible et de l'intelligible, de l'existence et de la subsistance, des termes et des relations.

C'est ce qu'avait bien vu Deleuze, puisque le projet de *Empirisme et subjectivité* consistait à retrouver chez Hume un tel dualisme, permettant d'identifier l'empirisme au pluralisme. Si Hume, selon Deleuze, soutient que toutes les relations sont extérieures (même si Hume ne le dit jamais), c'est parce qu'il distingue l'étage des atomes sensibles, impressions et idées simples distinctes et séparées les unes des autres, et l'étage des associations qui viennent les ordonner. La thèse de l'extériorité des relations ne fournit le critère de l'empirisme que pour autant qu'elle aboutit à une constitution dualiste du monde :

C'est dire que l'empirisme ne se définira vraiment que dans un dualisme. La dualité empirique est entre les termes et les relations, ou plus exactement entre les causes des perceptions et les causes des relations, entre les pouvoirs cachés de la nature et les principes de la nature humaine. Seul ce dualisme considéré sous toutes ces formes possibles peut définir l'empirisme, et le présenter dans cette question fondamentale : « comment le sujet se constitue-t-il dans le donné ? », le donné étant le produit des pouvoirs de la Nature, et le sujet, le produit des principes de la nature humaine. Et quand une école se dit empiriste, elle ne peut le faire légitimement qu'à la condition de développer au moins certaines formes de cette dualité. Souvent les écoles logiques modernes se disent légitimement empiristes parce qu'elles partent de la dualité des relations et des termes. Entre les relations et les termes, le sujet et le donné, les principes de la nature humaine et les pouvoirs de la Nature, une même espèce de dualité se manifeste sous les formes les plus diverses. Dès lors, on voit quel est le critère de l'empirisme. On appellera non-empiriste toute théorie selon laquelle *d'une façon ou d'une autre*, les relations découlent de la nature des choses ¹¹.

11. DELEUZE, *Empirisme et subjectivité*, *op. cit.*, p. 122-123. Cf. également : « Par là le véritable monde empiriste se déploie pour la première fois dans toute son extension : monde d'extériorité, monde où la pensée elle-même est dans un rapport fondamental avec le Dehors, monde où il y a des termes qui sont de véritables atomes, et des relations qui sont de véritables passages externes – monde où la conjonction « et » détrône l'intériorité du verbe « est », monde

En conséquence, ce dualisme se décline tout au long de la lecture de Deleuze dans de nombreux couples de concepts : esprit et sujet, sensation et réflexion, fantaisie et entendement, collection et système, hasard et loi, chaos et ordre, folie et cohérence, quantité et qualité, donné et constitué, etc. selon la manière systématique propre à Deleuze. L'atomisme de Hume fournissait ainsi déjà la thèse pluraliste selon laquelle les termes sont irréductibles les uns aux autres ; et son associationnisme fournissait la thèse dualiste selon laquelle les relations sont irréductibles à leurs termes. Deleuze montrait donc, au choix, que la philosophie de Russell était comme un associationnisme logique ou que la philosophie de Hume était comme un pluralisme psychologique. Disons plutôt que l'empirisme, aux yeux de Deleuze, ne changeait pas de contenu en passant de la forme psychologique à la forme logique. Un tel dualisme, Deleuze devait donc également le retrouver chez Whitman (les fragments *et* leur fédération), chez Melville (« *isolats et relations flottantes, îles et entre-îles, point mobiles et lignes sinueuses...* »)¹², comme chez Lucrèce (les atomes *et* le *clinamen*) ou bien chez Nietzsche (l'étage pratique des forces, actives ou réactives, *et* l'étage spéculatif de la volonté de puissance, affirmative ou négative, qui les met en rapport, c'est-à-dire la question du sens *et* celle des valeurs, de l'interprétation *et* de l'évaluation).

Pluralisme et réalisme

Passons rapidement aux conséquences de la thèse des relations extérieures chez Russell, outre la fondation des mathématiques que permet la nouvelle logique des relations. Cette thèse permet à Russell, qui suit en cela G. E. Moore, une théorie réaliste de la connaissance. La connaissance est une relation entre deux termes, appelés le sujet et l'objet de connaissance. La thèse de l'extériorité des relations doit donc également s'appliquer à la relation cognitive, d'où l'on peut conclure qu'il n'est pas nécessaire pour un objet d'être connu pour être – ce qui était la thèse de l'idéalisme. L'objet connu n'est pas réductible à une propriété du sujet connaissant, c'est un

d'Arlequin, de bigarrures et de fragments non totalisables où l'on communique par relations extérieures. [...] C'est à Hume qu'il revient d'avoir brisé la forme contraignante du jugement d'attribution, rendant possible une logique autonome des relations, découvrant un monde conjonctif d'atomes et de relations, dont on trouvera les développements chez Russell et dans la logique moderne. Car les relations sont les conjonctions elles-mêmes. » (DELEUZE, « Hume » (1972), in *L'île déserte et autres textes*, Paris, Minuit, 2002, p. 228).

12. DELEUZE, *Critique et clinique*, op. cit., p. 110 (n.s.).

terme atomique irréductible. Le fait d'être connu ne change pas la nature d'un objet, qui reste ce qu'il est, quelles que soient par ailleurs les relations (y compris cognitives) dans lesquelles il peut être pris. Dans le monde sensible, les objets des sens (*sense-data*) existent donc indépendamment du fait d'être sentis, c'est-à-dire se distinguent en droit des sensations; et dans le monde intelligible, au second étage, les universaux (comme les relations) sont des objets de la pensée qui subsistent également indépendamment du fait d'être pensés. Les relations sont donc bien des êtres platoniciens réels, subsistant indépendamment de la connaissance qu'un penseur particulier pourrait en avoir.

Nous pouvons donc retenir trois dimensions du pluralisme de Russell, dont le critère est l'extériorité des relations: 1) il est d'origine *logique*: le jugement de relation contre le jugement d'attribution; 2) il a un fondement *ontologique*: le dualisme des termes sensibles particuliers et des relations intelligibles universelles; 3) il aboutit en *philosophie de la connaissance* au réalisme contre l'idéalisme.

LE PLURALISME DE WILLIAM JAMES

Les deux formulations du pluralisme chez James

Si l'on considère à présent le pluralisme de James, on en trouve bien la définition par l'extériorité des relations dans le texte suivant :

Interprété d'un point de vue pragmatique, le pluralisme, ou la doctrine selon laquelle il y a du multiple (*many*), veut simplement dire que les diverses parties de la réalité *peuvent être reliées de manière extérieure*. Quelle que soit la chose à laquelle vous pensez, si vaste ou si inclusive soit-elle, elle a, d'après la conception pluraliste, un environnement réellement « extérieur », quelle qu'en soit la nature ou la grandeur. Les choses sont les unes « avec » les autres de multiples manières; mais aucune ne les inclut ou ne les domine toutes. Une phrase traîne toujours après elle le mot « et » qui la prolonge. Il y a toujours quelque chose qui échappe¹³.

Le rapprochement voire la confusion entre le pluralisme de Russell et celui de James est donc largement compréhensible à la lumière de ce texte. Mais les doutes surviennent aussitôt. D'une part, on voit dans ce texte que

13. W. JAMES, *A Pluralistic Universe* (1909), rééd. Bison Books, University of Nebraska Press, Lincoln and London, 1996, p. 321. Nous modifions la seule traduction française existante (sous le titre *La philosophie de l'expérience*, Paris, Flammarion, 1910, p. 309-310).

James reconnaît que certaines relations seulement, et non toutes, seraient extérieures. Il reconnaît donc par là que certaines relations sont internes. Et en effet, à plusieurs reprises, il propose des classifications de relations en fonction de leur degré d'intériorité, des plus extérieures comme les simples additions ou les relations spatiales aux plus intimes comme les relations entre deux états de conscience appartenant à un même Moi. C'est que chez James, la question de savoir si une relation est extérieure ou intérieure doit faire l'objet d'une enquête empirique : elle n'est pas déduite d'un principe *a priori*¹⁴. Il lui suffit d'ailleurs qu'une seule relation au monde entre deux parties de l'expérience soit reconnue comme extérieure pour que le monisme soit aussitôt ruiné, car alors il y aurait au moins une partie de l'univers, si infime soit-elle, qui échappe au Tout¹⁵.

Mais d'autre part et surtout, James a cherché à réformer l'empirisme en fondant ce qu'il a appelé son « empirisme radical » précisément contre la thèse d'un dualisme entre les termes et les relations. Les relations, ne cesse-t-il de répéter comme dans le texte suivant, font partie tout comme les termes de l'expérience sensible (il n'y a donc qu'un seul type de matériau pour notre connaissance) :

L'empirisme radical consiste premièrement en un postulat, puis en une constatation d'un fait, et finalement en une conclusion généralisée. [...] 2. La constatation de fait, c'est que les relations entre les choses, conjonctives aussi bien que disjonctives, sont tout autant matière à expérience particulière directe, ni plus ni moins que les choses elles-mêmes. 3. La conclusion généralisée, c'est que par conséquent les parties de l'expérience se tiennent ensemble de proche en proche par des relations qui sont elles-mêmes des parties de l'expérience¹⁶.

14. Sur l'échelle des relations, cf. par exemple, *Essays in Radical Empiricism* (1912), rééd. Bison Books, University of Nebraska Press, 1996, p. 44-45 et p. 109-110. Nous renvoyons à la traduction *Essais d'empirisme radical* (Marseille, Agone, 2005), p. 60-61 et p. 99. Nous pouvons prendre un exemple (qui n'est pas chez James) pour éclairer cette nécessité d'une enquête empirique : la relation de ressemblance entre un modèle et sa copie (par exemple un portrait) est interne ; en effet, si la copie ne ressemblait pas au modèle, ce ne serait pas une copie, or le peintre l'a voulue telle. En revanche, si je croise dans la rue une jeune fille dont la ressemblance avec la Mona Lisa me frappe, je peux dire que cette relation est purement externe (à moins que la jeune fille ne cultive volontairement cette ressemblance et se serve du tableau comme modèle). La relation de ressemblance peut donc être interne ou externe, selon les cas.

15. Cf. *Pragmatism* (1907), rééd. double *Pragmatism and The Meaning of Truth* (Harvard University Press, Cambridge, MA – London, 2000), p. 78-79. Dans la traduction existante (*Le pragmatisme*, Paris, Flammarion, 1911) le passage mentionné se trouve p. 153.

16. *The Meaning of Truth*, préface (1909), rééd. double *Pragmatism and The Meaning of Truth, op. cit.*, p. 172-173. Nous citons la traduction récente *La signification de la vérité* (Éditions Antipodes, Lausanne, 1998), p. 24-25.

Sans même s'aventurer à comprendre la nature et les enjeux de l'empirisme radical de James, on peut être désormais certain que lorsqu'il affirme que certaines relations sont extérieures à leurs termes, il ne peut vouloir dire la même chose que Russell, et que son pluralisme est profondément hétérogène. On peut s'en convaincre encore davantage en observant la seconde formulation que James donne de son pluralisme. En effet le texte ci-dessus, extrait de *A Pluralistic Universe* (1909), ne donne qu'une première formulation du pluralisme, signifiant qu'il y a du multiple. James insiste d'ailleurs dans tout le livre sur la dispersion d'éléments non complètement unifiables et sur l'état distributif des choses. On pourrait voir dans ses formules ce qu'on pourrait appeler la conception spatialisante du pluralisme. D'ailleurs, l'espace est l'exemple le plus utilisé pour démontrer l'extériorité des relations : le livre est sur la table, sous la table, à côté de la table ; les relations spatiales ne sont pas fondées dans la nature des objets, qui peuvent bouger l'un par rapport à l'autre sans être modifiés en nature. C'est à cette présentation-là qu'on pense généralement lorsqu'on parle de pluralisme : une multiplicité d'éléments bien distincts les uns des autres, et pourtant reliés les uns aux autres sans être totalement unifiés, comme un banc de poissons, un mur de pierres sèches, un archipel d'îles, un patchwork ou un manteau d'arlequin, etc. pour reprendre des images deleuziennes – images qui concordent bien avec l'atomisme de Lucrèce, de Hume et de Russell.

Mais dans *Some Problems of Philosophy* en revanche, ouvrage inachevé et publié de manière posthume (1911), James insiste sur une autre présentation du pluralisme, qui est cette fois temporelle. Sa formule n'est plus tant : « il y a du multiple », mais « il y a du nouveau »¹⁷. La véritable opposition qui sépare le pluralisme et le monisme est celle entre le nouveau, le changeant d'une part et d'autre part l'éternel, l'immuable. Le monisme...

... contredit le caractère de la réalité telle qu'elle est donnée dans nos expériences perceptuelles. Le changement paraît être un ingrédient essentiel de notre monde. Il y a de l'histoire. Il y a des nouveautés, des luttes, des pertes et des gains. Mais le monde de l'Absolu est représenté comme immuable (*unchanging*), éternel ou « hors du temps », et il demeure étranger à nos pouvoirs aussi bien d'appréhension que d'appréciation¹⁸.

17. On trouve ces deux présentations chez WAHL, cf. *op. cit.*, p. 199-202 et p. 312-313.

18. *Some Problems of Philosophy* (1911), rééd. Bison Books, University of Nebraska Press, Lincoln and London, 1996), p. 139. Nous modifions la traduction qui a paru sous le titre *Introduction à la philosophie* (Paris, Marcel Rivière, 1926), p. 169.

L'opposition « spatialisante » entre l'un et le multiple est seconde, chez James, par rapport à cette opposition temporelle; elle en est une conséquence. La preuve se trouve dans l'étude de l'origine du pluralisme de James.

Origine du pluralisme de James: l'équation pluralisme = indéterminisme

James dédicace *Some Problems of Philosophy* à Renouvier, qui, dit-il, l'a converti au pluralisme dès les années 1870. Renouvier a fondé toute sa philosophie sur une défense du libre-arbitre. Or c'est le libre-arbitre qui est, pour Renouvier comme pour James qui le suit ici fidèlement, la condition de l'apparition de quelque chose de nouveau:

Notre sens de la « liberté » suppose que certaines choses au moins sont décidées ici et maintenant, et que le moment qui passe puisse contenir quelque nouveauté, être le point de départ original d'événements, et non pas simplement transmettre une impulsion qui vient d'ailleurs ¹⁹.

Nous voilà dans une toute autre atmosphère, bien loin des archipels du Pacifique et des patchworks américains: nous sommes plutôt dans les brouillards de Königsberg où Kant a défini la liberté comme le pouvoir d'être un commencement absolu, c'est-à-dire de commencer une *nouvelle* série de phénomènes, instaurant ainsi une rupture avec le cours passé des événements. Renouvier transmet à James son kantisme sur ce point. Un acte libre, c'est-à-dire réellement décidé, un effort créateur, est ce par quoi la nouveauté pénètre dans le monde.

Mais quel rapport avec le pluralisme? Quel rapport entre le libre-arbitre et les relations extérieures? L'apport de Renouvier, sa manière de renouveler Kant, et que James prendra comme point de départ, c'est d'avoir démontré les équations suivantes: « indéterminisme = pluralisme » et « déterminisme = monisme » ²⁰. Renouvier partage tous les systèmes philosophiques et tous les penseurs en fonction de leur option sur la question de la liberté, qui est selon lui la question cruciale, d'où toutes les autres positions découlent ²¹. Or

19. *Some Problems of Philosophy*, p. 139 (tr. mod. p. 170).

20. En août 1888, Renouvier écrit à James: « Je crois presque que le résumé de tout ce que la réflexion m'a appris depuis cinquante-quatre ans que j'y pense, c'est que l'unité pure et l'entière nécessité sont les deux aspects de la même idée » (*La Revue de Métaphysique et de Morale*, 1929, p. 218). James lui avait déjà proposé la formule en décembre 1882: « Après tout, pluralisme et indéterminisme ne sont que deux manières de dire la même chose. » (*ibid.*, p. 32).

21. Sur ce point, cf. RENOUVIER, *Les dilemmes de la métaphysique pure*, Paris, Félix Alcan, 1901.

le déterministe est forcément moniste selon lui. Pourquoi? Parce que le déterminisme repose sur l'hypothèse d'une loi de succession des phénomènes, de sorte qu'à un état antécédent donné il n'y a et ne peut y avoir qu'un seul et même état conséquent possible. Dès lors, il y a une seule et unique série de phénomènes possibles, l'ensemble des phénomènes futurs étant prédéterminé dès le premier moment de la série. C'était en effet l'hypothèse de Laplace qui supposait une intelligence supérieure pouvant comprendre l'ensemble des mouvements des corps de l'univers « dans la même formule », et pour qui l'avenir comme le passé seraient présents devant ses yeux, c'est-à-dire contemporains en droit. Tout est donc déjà donné, selon la formule que donnera Bergson du déterminisme, un seul instant présent incluant tout le passé et tout l'avenir. James résume très bien ces vues de Renouvier dans un article intitulé « Le dilemme du déterminisme », datant de 1884:

Le déterminisme enseigne que les parties de l'univers actuellement données désignent et arrêtent définitivement dès maintenant la structure des parties futures. L'avenir ne cache dans son sein aucune possibilité ambiguë: la fraction que nous appelons le présent ne peut s'accorder qu'avec un seul tout; elle n'admet aucun complément à venir que celui qui a été fixé de toute éternité. Le Tout réside dans chaque partie et la soude aux autres de manière à former une unité absolue, un bloc d'airain qui ne comporte ni la menace ni l'ombre d'un changement ²².

L'« univers-bloc » des monistes dont parle James dans *L'univers pluraliste* trouve ici son origine.

À l'inverse, l'indéterminisme repose sur le principe des futurs contingents ou ambigus: à un événement antécédent peuvent correspondre plusieurs événements possibles. La bataille navale peut avoir lieu demain, comme elle peut ne pas avoir lieu. L'indéterministe croit donc en la réalité des possibles: de plusieurs événements futurs possibles, l'un n'est pas déjà et en droit nécessaire et tous les autres déjà et en droit impossibles, comme le soutiennent les déterministes depuis Diodore de Mégare ²³. Dans ce pluralisme, il faut donc comprendre l'un et le multiple de manière temporelle; ils s'appliquent en effet non pas tant à des éléments donnés actuellement dans le monde qu'aux futurs: y a-t-il *un* ou *plusieurs* futurs possibles? Ce

22. *The Will to Believe* (1896, rééd. Dover Publications Inc, New York, 1956), p. 150. Nous citons la traduction *La volonté de croire* (Paris, Flammarion, 1916), p. 168.

23. Cf. CICERON, *De Fato*, VII, 13 (trad. *Du destin*, Paris, Belles Lettres, 1991). Sur le problème antique des futurs contingents, cf. P. M. SCHUHL, *Le Dominateur et les possibles* (Paris, PUF, 1960) ainsi que J. VUILLEMIN, *Nécessité ou contingence. L'aporie de Diodore et les systèmes philosophiques* (Paris, Minuit, 1984).

pluralisme repose donc sur la différence de nature non pas entre termes et relations, mais entre le passé et le présent d'une part (qui sont nécessairement uniques, puisqu'ils ont eu lieu ou ont lieu, et sont déjà déterminés) et le futur d'autre part (qui est encore indéterminé).

Comment faut-il alors comprendre la formule de James selon laquelle le pluralisme signifie que certaines relations sont extérieures? L'expression « relation extérieure » doit également se comprendre temporellement: c'est la relation aux événements futurs qui est extérieure, c'est-à-dire contingente et non pas nécessaire. Plus encore que ce qui est actuellement à gauche et à droite, ce qui est actuellement au-dessous et ce qui est au-dessus, ce que le Tout inclut chez les monistes, c'est tout le passé et tout le futur. James écrivait au contraire dans le même article:

L'indéterminisme professe que les parties conservent entre elles une certaine latitude de jeu de manière que poser l'une n'aboutit pas nécessairement à déterminer toutes les autres ²⁴.

Dans le cours plutôt uniforme des lois de la nature, il y a l'irruption des volontés libres qui font que l'avenir n'est pas entièrement déterminé, mais qu'il y a du nouveau. Le nouveau, c'est précisément ce qui n'est relié que de manière extérieure au passé, qui n'est pas entièrement déterminé par lui. Les relations extérieures, ainsi comprises temporellement, ont la forme de simples additions, non d'enchaînements serrés ou de subordinations: James insistera beaucoup sur cette structure additive du monde, dans *Some Problems of Philosophy*, car l'addition dit bien l'extériorité du futur qui surgit, son caractère d'événement qui s'enchaîne de manière seulement contingente à la suite des événements passés:

Le monisme écarte toute cette conception des possibles, si naturelle à notre sens commun. Le futur et le passé sont liés, est-il obligé de déclarer, il ne peut y avoir aucune authentique nouveauté nulle part, car il répugne à notre raison de supposer que l'univers ait une constitution simplement additive, sans rien qui ne lie les choses les unes avec les autres, à l'exception de ce à quoi renvoient les mots « plus », « avec » ou « et ». Le pluralisme au contraire, prenant l'expérience à sa valeur faciale, est libre de toutes ces difficultés ²⁵.

Deleuze a pu dire que le pluralisme était la pensée du « ET » (conjonction de coordination) ²⁶. Mais il y a deux types de ET, qui diffèrent en nature.

24. *The Will to Believe*, p. 150 (tr. p. 168).

25. *Some Problems of Philosophy*, p. 140 (tr. mod. p. 170-71).

26. « Cette géographie des relations est d'autant plus importante que la philosophie, l'histoire de la philosophie, est encombrée du problème de l'être, EST. On discute sur le jugement

Il y a le ET qui signifie en réalité « entre », comme celui que Deleuze trouve chez Hume et chez Russell; c'est celui-là qui s'oppose au verbe être, comme les jugements de relations (xRy) s'opposent aux jugements d'attribution (S est P). Il signifie que les relations viennent du dehors *entre* des termes donnés et qu'elles diffèrent donc en nature de ces termes : elles ne sont pas au même niveau, elles sont entre, dans « l'intervalle ». Mais il y a un autre ET, celui de James : c'est le ET de l'addition, qui signifie non pas « entre » mais « plus », « more » : une goutte de temps, comme il dit, plus une autre goutte de temps qui arrive, plus une autre, etc. La place de ce « ET » est à la fin de la série, comme lorsqu'il dit, dans une citation précédente, que chaque phrase se termine plutôt par un ET que par un point final : il ouvre la phrase sur un futur indéterminé. C'est non pas le ET de l'intervalle ou de l'interstice, de l'entre-deux, de l'entretien, de l'intercesseur, du milieu, etc. mais le ET de la marge, de la frange indéterminée, du possible. C'est un ET qui attend son deuxième terme, encore à venir. L'image de Deleuze, ce sont deux points, et un ET au milieu ; l'image de James, c'est une ligne (la ligne du temps, le courant de conscience, le flux de l'expérience) avec un ET interrogatif au bout, qui annonce quelque chose qui n'est pas encore donné.

Pour James donc, le pluralisme est une position métaphysique et cosmologique qui signifie d'abord la reconnaissance de la liberté des individus et des changements réels dans un univers indéterminé, et qui découle de son choix pour l'indéterminisme dans le dilemme kantien.

Conséquences du pluralisme chez James

Quelles sont les conséquences directes de ce pluralisme chez James ? Elles ne conduisent pas à une théorie de la connaissance comme chez Russell, mais à une morale, qu'il appelle le « méliorisme ». Qu'il soit optimiste ou pessimiste, le déterministe est fataliste, puisqu'il croit que le cours des événements obéit à une loi nécessaire. James est mélioriste puisqu'il croit

d'attribution (le ciel est bleu) et le jugement d'existence (Dieu est), lequel suppose l'autre. Mais c'est toujours le verbe *être* et la question du principe. Il n'y a guère que les Anglais et les Américains pour avoir libéré les conjonctions et avoir réfléchi sur les relations. [...] Substituer le ET au EST. A et B. [...] À part Sartre qui est pourtant resté pris dans les pièges du verbe être, le philosophe le plus important en France, c'était Jean Wahl. Non seulement il nous a fait rencontrer la pensée anglaise et américaine, il a su nous faire penser en français des choses très nouvelles, mais il a poussé le plus loin pour son compte cet art du ET, ce bégaiement du langage en lui-même, cet usage minoritaire de la langue. » (DELEUZE, *Dialogues*, II « *De la supériorité de la littérature anglaise-américaine* », Paris, Flammarion, 1977, p. 70-72).

que l'avenir n'est pas prédéterminé, si bien que l'état du monde peut être changé, peut être amélioré. Ce méliorisme ne va sans doute pas sans un « peiorisme » si l'on peut dire, puisque fait également partie des possibles l'hypothèse qu'il puisse devenir pire : les futurs sont ambigus. Le méliorisme n'éprouve donc aucun besoin de justifier le mal passé ou présent comme doit le faire le moniste optimiste (Leibniz) : les parties mauvaises ou les événements mauvais (tremblements de terre, etc.) n'ont pas de solidarité (de relations internes) avec les parties bonnes, et ils ne doivent pas être justifiés au nom d'un principe de raison, mais combattus énergiquement et si possible éliminés. Conformément à son pragmatisme, la signification et la valeur du pluralisme sont dans ses conséquences pratiques, qui sont à la fois psychologiques et morales : si le pluralisme semble à James supérieur à tous les fatalismes, c'est qu'il entretient des émotions positives d'espoir et qu'il nous encourage à agir, sur la foi que chacune de nos petites actions personnelles compte et change à sa mesure la face du monde, puisque son histoire n'est pas prédéterminée. Contre la justification de tous les faits passés et l'indifférence par rapport à tous les faits futurs, croire qu'autre chose pouvait être possible ou est encore possible est la première condition pour changer le monde présent ²⁷. Le monde est alors conçu selon l'analogie sociale de la collaboration : il est peuplé de forces indépendantes, et il ne deviendra meilleur que si ces forces travaillent à l'améliorer. Si aucune n'y travaille, dit James, il ne deviendra pas meilleur. La destinée du monde tient donc à tous ces « si », elle est hypothétique et non catégorique, contingente et non nécessaire.

Le pluralisme de Russell est d'origine logique (relation contre attribution), et l'un de ses buts est de formuler une théorie de la connaissance (réalisme contre idéalisme). Le pluralisme de James, au contraire, est d'origine métaphysique (indéterminisme contre déterminisme), et son but est moral (méliorisme contre optimisme et pessimisme). Le monisme contre lequel Russell lutte est un monisme épistémologique qui voudrait qu'un seul Sujet puisse connaître le monde complètement ; la lutte similaire de James contre ce qu'il appelle le « monisme noétique » d'un sujet omniscient ne prend sa signification que dans la lutte contre un monisme pratique qui voudrait qu'un seul Sujet, omnipotent, puisse réellement agir dans le monde, dont

27. Pour une réflexion sur l'histoire passée qui ne cède pas à « l'illusion du fait accompli » (comme si le fait accompli avait été le seul possible), cf. le livre étonnant de C. RENOUIER : *Uchronie (l'utopie dans l'histoire). Esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être* (Paris, Bureau de la Critique Philosophique, 1876).

nous ne serions que les agents. James reconnaîtra bien l'existence d'une ou de plusieurs puissances supérieures à l'homme, mais aux pouvoirs également limités, qui auront donc besoin de l'aide réelle de chaque individu pour lutter contre le mal et promouvoir un ordre moral idéal.

Le critère que James et Russell ont tous deux choisi pour opposer le pluralisme au monisme, l'extériorité des relations, est donc pris dans deux sens tout à fait hétérogènes, et incompatibles à bien des égards, puisque chez Russell, il signifie que les relations sont hors du temps, alors que chez James, il signifie que notre relation à l'avenir est ouverte. Ces deux pluralismes n'ont donc pas d'origine commune et on ne peut les rassembler dans une même classe. On peut sans doute remonter du pluralisme atomiste de Russell à l'empirisme atomiste anglais de Hume et même de Locke, comme l'a fait Deleuze : ce sont des philosophies de l'analyse qui décomposent les complexes en éléments constituants multiples et irréductibles, et qui montrent comment ces derniers entrent dans des combinaisons variées sans changer de nature. Au contraire, le pluralisme de James se rattache d'abord à toutes les philosophies de la spontanéité, c'est-à-dire aux philosophies allemandes ou inspirées par elles : Renouvier pour l'indéterminisme, Kant pour les commencements absolus, Leibniz pour l'effort. Nous sommes en présence de deux lignées bien distinctes, dont l'hétérogénéité montre qu'une des tâches de James a été de vouloir *réconcilier* l'empirisme anglais avec la liberté et l'indéterminisme, c'est-à-dire l'héritage de Hume et l'héritage de Renouvier (comme les *Principes de psychologie* le montraient déjà abondamment).

Rien ne pourrait être plus essentiellement pluraliste que les éléments de la philosophie de Hume. Il fait s'entrechoquer les événements les uns contre les autres aussi sèchement que si c'était des dés dans un cornet. Il aurait pu croire de manière parfaitement consistante aux nouveautés réelles, et donner son soutien à la libre volonté. Mais j'ai dit il y a un instant que les plus empiristes ont été tièdes, et Hume a peut-être été le plus tiède du lot. Dans son essai « Sur la liberté et la nécessité », il insiste sur le fait que les séquences dont nous faisons l'expérience, bien qu'elles soient entre événements absolument déconnectés, sont cependant absolument uniformes, et que rien d'authentiquement nouveau ne peut germer de nos vies ²⁸.

Si Hume n'a pas été pluraliste aux yeux de James, malgré l'affirmation d'une multiplicité d'atomes irréductibles (les dés qui s'entrechoquent) qui fournissait à Russell et à Deleuze le critère de leur pluralisme, c'est précisément parce qu'il a ignoré la véritable nature du pluralisme, qui est l'affirma-

28. *Some Problems of Philosophy*, p. 198 (tr. mod. p. 240).

tion de la liberté et de la nouveauté. Outre le rapprochement entre Hume, Russell et James, ces réflexions devraient par conséquent nous faire également remettre en cause la définition générale que Deleuze a donnée de l'empirisme (par le dualisme), et nous inciter à passer de l'étude du pluralisme à l'étude de l'empirisme radical de William James.

Résumé : *Cet article vise à présenter le pluralisme de William James par contraste avec celui de Bertrand Russell. En effet, malgré les rapprochements qu'ont pu faire Jean Wahl et Gilles Deleuze, les pluralismes de Russell et de James sont profondément différents et par certains aspects incompatibles. Le pluralisme de Russell est d'origine logique et constitue un argument en faveur du réalisme en théorie de la connaissance. Le pluralisme de James est d'origine métaphysique et ne trouve sa signification et sa valeur que dans les conséquences pratiques auxquelles il aboutit en morale. Le critère du premier est la reconnaissance d'une multiplicité d'éléments irréductibles les uns aux autres. Le critère du second est la reconnaissance de la liberté et de la nouveauté dans le monde. Le premier peut bien trouver son origine dans l'empirisme atomiste de Hume, mais le second est plutôt le prolongement des philosophies de Kant et de Renouvier. Le rapprochement malheureux entre les deux est dû selon nous à une équivoque sur la question des relations extérieures, qui empêche de comprendre correctement la pensée de James.*

Mots-clés : *W. James. B. Russell. G. Deleuze. C. Renouvier. Pluralisme. Relations extérieures. Multiplicité. Nouveauté.*

Abstract : *The aim of this article is to present William James' pluralism in contrast to Bertrand Russell's one. Though Jean Wahl and Gilles Deleuze tried to put these two pluralisms together, they are quite different and incompatible in many ways. Russell's one is logical in its origins and makes him able to claim a realistic epistemology. James' one, on the contrary, has its origins in metaphysics and finds its true sense and value in moral philosophy. While the former rests on the affirmation of a multiplicity of irreducible elements, the latter emphasizes rather the freedom and the novelty in the world. Hume's atomistic empiricism may well be shown to be the historical root of Russell's pluralism, but James drew his inspiration rather from Kant's and Renouvier's philosophies. The specious likeness between those two is due to an ambiguity on the question of external relations, that prevents us from truly understanding James' thought on the matter.*

Key words : *W. James. B. Russell. G. Deleuze. C. Renouvier. Pluralism. External Relations. Multiplicity. Novelty.*